

Pour le mouvement communiste, suite

« Le mouvement communiste est si faussement compris par beaucoup de gens, de propos délibéré, tellement calomnié et défiguré par d'autres, que nous ne pouvons nous empêcher d'en dire ici quelques mots pour autant que nous le connaissons et y prenons part. »

K. Marx - F. Engels, *Revue Communiste*, 1847.

Le titre de cet article fait explicitement allusion à l'éditorial de la première livraison de cette revue. En effet, après huit ans d'existence, nous avons été amenés à reprendre les termes de la discussion sur les tâches des communistes dans cette période, que nous prétendions ouvrir dans le numéro zéro.

Par ailleurs, ceux qui prêtent attention à notre combat politique auront remarqué la disparition de nos revues théoriques et autres publications du sous-titre : *Pour la formation du parti communiste mondial*. Cela n'a rien d'occasionnel et a trait à une discussion qui a traversé notre formation politique ces deux dernières années. Cependant, il ne s'agit là nullement d'un changement de notre orientation, ni d'un oubli opportun, mais la conséquence d'une réalité que notre mouvement a reconnue. Nous continuons à défendre le sens de l'explication que nous donnions à l'époque à *Mouvement Communiste* :

« Le titre de Mouvement Communiste, accompagné systématiquement de son but dans cette période, la formation du parti communiste mondial, découle du concept que l'être du communisme est le mouvement réel et le parti sa forme la plus achevée. »

MC n°0, hiver 1989, p.8.

Voilà le problème tel qu'il a été posé à l'origine de notre réflexion actuelle, mais personne ne peut dire que la période a été particulièrement généreuse dans la production de perspectives — à la fois concrètes et à la hauteur des ambitions de nos forces tendues vers ce but — de constitution du parti communiste mondial. Essayons d'en analyser les raisons que nous avons pu identifier à ce jour.

MC et l'analyse du cycle politique prolétarien

Nous définissions ce moment historique comme une « période charnière entre la clôture de la phase contre-révolutionnaire et l'ouverture d'une phase révolutionnaire » (MC n° 0, p. 14-15). Dans le premier texte commun d'*A Contre Courant* et des *Cahiers Communistes*, de septembre 1988 et intitulé *POLOGNE / BIRMANIE : LUTTES OUVRIERES ET LABORATOIRES DE LA CONTRE - REVOLUTION*, nous affirmions déjà que :

« Les effervescences prolétariennes du moment confirment la persistance de la lutte de résistance comme seule existence indépendante du prolétariat dans les périodes de contre-révolution ; comme base essentielle à laquelle on ne peut renoncer pour les fractions communistes et levier décisif de la constitution du prolétariat en classe révolutionnaire. Ce, d'autant plus que l'on se rapproche historiquement de la fin de la période de dépression de la lutte de classes et que l'on assiste à l'apparition et à l'approfondissement de fissures dans la croûte productive du capital. Les communistes savent reconnaître, dans ces manifestations politiquement mystifiées du prolétariat, les signes clairs de la future reprise. »

En stricte logique, ces propos nous amenaient deux années plus tard, au printemps 1990, dans le numéro un de *Mouvement Communiste* — à la page 26 — à dire que :

« 1) e la Birmanie à l'Algérie, aux pays de l'Afrique noire, à la Chine, à l'Argentine, au Venezuela, à la Roumanie, au Népal, au Brésil, la liste des dites "émeutes de la faim" est longue. La violence prolétarienne recommence à troubler le sommeil des classes dominantes. La paix sociale n'est plus, dans des aires entières du mode de production capitaliste, qu'un lointain souvenir et même dans les pays centraux du capitalisme, la lutte ressurgit. Aux USA : les grèves des mineurs, des 70 000 ouvriers de BOEING, dans les Télécoms, dans la Santé et des conducteurs des légendaires GREYHOUNDS. En G-B : les émeutes prolétariennes contre la nouvelle loi de la fiscalité locale (Poll Tax), les grèves répétées dans l'automobile, chez BRITISH AEROSPACE, dans la Santé. En URSS : les formidables grèves des mineurs, les agitations surgissantes dans l'automobile, dans les transports urbains. En Corée du Sud : la longue vague de luttes ouvrières - tous secteurs confondus - à propos des salaires. Au Japon : les dures escarmouches dans les transports ferroviaires et dans les Télécoms. En Italie : la lente reformation d'une fraction ouvrière massive, combative, autour du refus des plates-formes syndicales pour les contrats de travail de cette année, les agitations fréquentes dans les transports ferroviaires, le bouillonnement permanent des chômeurs napolitains. Voilà autant de signes limpides du futur déploiement de la lutte classiste. »

En particulier, nous nous attendions à un véritable sursaut du prolétariat mondial en raison de la reprise massive de la lutte de classes notamment dans trois pays névralgiques du capitalisme : la Chine, la Russie et l'Allemagne unifiée. Toujours dans le numéro un de MC - note 8, page 31 - nous avançons le pronostic que la classe ouvrière de l'ex-RDA,

touchée par une terrible restructuration, aurait entraîné dans son sillage de luttes défensives les prolétaires de RFA, à leur tour sensiblement frappés dans leurs salaires par les nouveaux impôts de l'unification et par la pression concurrentielle exercée par les salaires moindres de leurs frères d'Allemagne de l'Est.

« Pour les salaires, la différence [entre 1DM=1 ÖM et 1 DM=2ÖM, ndlr] est nulle, si l'on considère que le 1=2 de la BUNDESBANK aurait été appliqué après des augmentations préalables des salaires est-allemands d'au moins 30% et que la proposition retenue aujourd'hui implique le gel de ces derniers pour une 'période indéfinie'. La ruse est grossière, la ficelle trop épaisse et les ouvriers d'Allemagne -- nous leur faisons confiance . sauront les reconnaître et les combattre avec la force nécessaire. »

Si l'analyse des conséquences sur les revenus des ouvriers s'est révélée exacte, la prédiction d'une reprise de la lutte classiste à partir de l'Allemagne de l'Est ne s'est pas traduite dans les faits. L'« unification » allemande a marqué le point le plus bas de la combativité des ouvriers de l'ex-RDA et a agi en formidable prétexte de restructuration à l'Ouest sans que cela ait provoqué un quelconque remous social d'envergure.

Dans MC n°4 — de l'hiver 1992-1993 — à la page 77, en conclusion d'un long article intitulé « *Le spectre des émeutes de L.A. vient hanter le rêve américain déjà mis à mal par la profondeur de la crise et la persistance du marasme économique* », nous insistions sur la permanence d'une possibilité de reprise de la lutte de classes. En particulier, demeurait l'attente, pourtant modérée par le déroulement et l'issue de la guerre d'Irak, de voir éclore des combats prolétariens généralisés dans les pays du bloc des ex-démocraties populaires. A ce moment-là on pouvait également constater que la spirale des « émeutes de la faim » s'enroulait sur le centre du capitalisme mondial, les Etats-Unis, comme le montrait l'insurrection de Los Angeles, tout en conservant sa qualité première de mouvement planétaire synchrone.

« Pour l'heure, il s'agit de confirmer que les luttes de Los Angeles comme celles de Thaïlande ou d'Afrique du Sud n'induisent pas un changement global dans le rapport de force mondial entre les classes. Le cours contre-révolutionnaire prédomine toujours mais un nouveau cycle de luttes ouvrières défensives généralisées pouvant changer la perspective politique historique n'est pas à exclure à bref ou moyen terme. L'agitation ouvrière en Italie confirme actuellement la pertinence de cette hypothèse. Aussi, notre mouvement a déjà souligné l'importance des combats prolétariens en ex-URSS et en Europe Centrale qui, s'ils se consolident (ex-URSS, Pologne, ...), seront en mesure - du fait du poids spécifique des fractions de classe dont elles sont l'expression - d'entraîner la synchronisation et la généralisation des conflits classistes dans une région centrale du MPC. Dès lors les regards des communistes du monde entier sont toujours plus tournés vers l'ex-URSS où la possible explosion de la poudrière sociale demeure le point culminant de toutes les préoccupations de toutes les fractions conscientes des classes antagoniques du MPC. »

Là encore, les espoirs nourris par notre petite formation politique allaient être déçus. Certes, en Russie, en Roumanie, en Pologne et ailleurs au-delà de ce qui reste du mur de Berlin, des secteurs importants de la classe exploitée ont livré bataille contre la très forte aggravation de leur condition, provoquée par la crise de la valorisation la plus grave ayant heurté le capital social de cette aire géopolitique. Certes, pour nous conforter dans nos conclusions optimistes de l'époque, il y avait aussi l'image forte des Marines devant fouler le sable des plages de Los Angeles pour mater la révolte des sans-réserves, qui a suivi en rapide succession celle des mêmes Marines qui foulaient celui du désert irakien. Mais cela

se révélait de moins en moins suffisant pour passer d'un pronostic fondé sur un certain nombre d'arguments factuels à une solide prévision. Au sein de MC, le champ du doute s'élargissait au sujet des possibilités d'autodépassement du mouvement ; la nuance, voire certains propos contradictoires, s'installèrent dans nombre de nos écrits, renvoyant ainsi à la complexité de la situation sans pour autant parvenir à la surmonter théoriquement.

Une indéniable ambiguïté a imprégné les conclusions politiques des textes parus dans la revue, une imprécision faite à la fois de préoccupations esquissées et du maintien malgré tout de la perspective générale tracée en 1988. Ce comportement politique n'était pas dénué de fondements ; il serait inexact de l'assimiler à celui de la secte qui se reproduit *in vitro* en peignant des fresques de la réalité issues de la *fantasia* débordante des auteurs. Jusqu'à présent, MC ne s'est jamais livré à l'exercice de la déformation volontaire des faits pour justifier d'un quelconque rôle « absolument nécessaire » du « petit parti » qu'il n'est pas.

Notre constitution portait en elle la critique radicale du bureaucratisme et du substitutionnisme, vices fatals des sectes. Pour les militants de MC, la proposition qui veut que ce soit le prolétariat concret, vivant et agissant, et pas son concept ou son *être historique*, qui peut et doit se constituer en parti politique indépendant n'est pas du bla-bla, ne fait pas partie de ces phrases qui, à force d'être rabâchées, perdent toute leur force et leur sens. L'inadéquation de notre praxis s'est située ailleurs que dans l'intervention pratique de propagande et d'agitation au sein des mouvements prolétariens. Aussi, on ne peut pas dire que MC ait accumulé un retard trop important dans l'analyse de l'interruption du cours à la reprise de l'initiative ouvrière. En revanche, là où il est question de rectifier le tir, parce qu'ici le décalage entre ce qui se passe et notre énonciation précédente de ce qui aurait dû se passer s'est montré trop étendue, c'est au sujet de la définition des tâches tactiques et organisationnelles des communistes à court-moyen terme. Nous développerons cette idée plus loin ; pour l'instant, il est encore utile de poursuivre la lecture de quelques passages extraits des numéros précédents.

Ces extraits montrent non seulement les limites mais aussi la richesse qui caractérisait notre analyse du mouvement réel, sans laquelle nous n'aurions pas pu bâtir la rectification d'orientation de l'heure. En effet, par exemple, à la page 22 du numéro deux de la revue - de l'été 1991 -, presque entièrement consacré à la campagne d'Irak, nous avons émis quelques constats qui allaient dans le sens plus largement développé aujourd'hui :

« Premièrement, l'élan prolétarien mondial des années 1988 et 1989, certes jalonné de défaites souvent cuisantes, a été interrompu par l'invasion du Koweït et par la campagne d'Irak qui l'a suivie. Les mouvements ouvriers et des plèbes affamées des pays capitalistes faibles avaient tout au long des années 1988 et 1989 frappé la bourgeoisie mondiale par des insurrections et des grèves soudaines et déterminées. Leur intensité, leur caractère itinérant et leur nature prolétarienne, incontestable pour ceux qui ne confondent pas la direction souvent bourgeoise de ces moments de la lutte classiste avec les mouvements mêmes, ont rencontré une réaction bourgeoise rageuse, déterminée par l'accélération et la synchronisation du cours capitaliste à la crise mondiale. Malgré cela et jusqu'à l'insurrection inachevée des principales villes ouvrières en Chine durant laquelle, nous le rappelons, la fraction la plus nombreuse du prolétariat mondial s'est mise en mouvement, la course au renversement du signe contre-révolutionnaire du cycle politique de la classe n'a pas été stoppée, ni ralentie. Mouvement Communiste avait à l'époque émis l'hypothèse que si des faits semblables s'étaient produits par la suite dans un ou plusieurs pays centraux du MPC, le mouvement en Chine aurait pu scander l'instant historique de ce renversement. Il n'en a rien été. Avec la terrible répression qui s'est abattue sur les ouvriers

de Chine et par l'incapacité globale des mouvements de se libérer de leurs expressions politiques et syndicales contre-révolutionnaires la roue de la lutte de classes s'est presque arrêtée. Cela est toujours vrai, même si les ouvriers d'Allemagne, d'URSS et de Pologne continuent à se battre contre la crise et même si des secousses prolétariennes périodiques bouleversent les petits pays d'Afrique noire. Le décalage trop important qui existe entre ces phénomènes classistes et la réalité de la crise qui imposerait des réactions ouvrières bien plus consistantes ainsi que la séparation persistante entre les mouvements existants et la classe ouvrière des pays capitalistes forts, toujours absente de la scène de la lutte, diminue la portée générale des agitations présentes. Le déclenchement de la guerre capitaliste dans le Golfe s'est fait dans ce contexte. Ceci explique déjà en bonne partie pourquoi elle a pu avoir lieu sans que la moindre opposition prolétarienne ne se soit dressée et pourquoi des fractions importantes de la classe exploitée ont manifesté de l'indifférence pour le sort des frères irakiens voire pire, ont pris place dans l'action nationaliste et xénophobe des différentes bourgeoisies impliquées dans le conflit. »

De même, à la page 64 du numéro trois de la revue — hiver/printemps 1992 nous exprimions avec moins d'hésitations ce que nous avons vérifié à la fois à l'occasion de la guerre d'Irak et d'après la trajectoire prise par les luttes défensives dans les ex-démocraties populaires :

« Les communistes orthodoxes saluent l'effondrement - peut-être malheureusement non définitif - de l'opportunisme stalinien et de la forme démopopulaire de la dictature du capital, même si cela s'accompagne de l'éclosion de la revanche aux relents fétides des classes dominantes d'ici et d'ailleurs. Le prolétariat lui, encore embrigadé dans les rangs d'organisations politiques et syndicales contre-révolutionnaires, perçoit cependant toute l'énergie de la détermination économique de son propre cycle politique. A long terme, la crise travaille pour l'issue révolutionnaire et pour l'émergence d'un fort et puissant parti communiste. Pourtant la question du moment de la reprise classiste, de la sortie d'un cours politique contre-révolutionnaire, s'imbrique aux temps de la crise et constitue un élément de vive préoccupation pour les combattants du camp prolétarien. Un trop grand décalage entre les uns et les autres, dans un contexte toujours aussi marqué par une extraordinaire faiblesse du facteur communiste, pourrait étouffer une fois de plus la révolution communiste. Cette crise du capital social mondial n'est à l'évidence pas la dernière et la classe ouvrière n'est pas en passe d'engager son combat décisif. Néanmoins son cours ainsi que son issue politique pèseront lourd sur la durée de vie des rapports capitalistes de production. C'est pour cette raison que les révolutionnaires sincères, les ouvriers d'avant-garde doivent au plus tôt assumer au sein des luttes de leur classe l'entière responsabilité de l'action communiste organique. »

On peut subdiviser la période charnière entre cycle politique prolétarien contre-révolutionnaire et cycle politique prolétarien révolutionnaire en trois phases :

- La première, de forte accélération de la course à la reprise de la lutte prolétarienne indépendante ; elle a débuté au milieu des années soixante avec les combats autonomes des ouvriers déqualifiés des ateliers mécanisés des grandes usines européennes et s'est achevée en 1980 par l'écrasement préventif de l'insurrection ouvrière en Pologne.
- La seconde, moins homogène, a procédé à un rythme plus lent et discontinu ; elle a été marquée par la prolifération des "émeutes de la faim" et par la réémergence de combats de classes dans des pays capitalistes périphériques tels l'Afrique du Sud, la Corée du Sud ou la Chine populaire ; elle s'est abîmée entre la faillite de la grève générale de Shanghai au printemps 1989, la chute du bloc russe et la guerre d'Irak de l'automne/hiver 1990.

- La troisième a suivi la grave crise mondiale de l'accumulation capitaliste de 1991 et perdure encore maintenant ; elle a été également jalonnée par des insurrections urbaines désespérées des armées industrielles de réserve, mais a été bien moins riche en grèves ouvrières que les deux phases précédentes.

Trait commun aux phases deux et trois, l'absence de formation d'organes de classe stables et l'incorporation plus ou moins rapide à l'Etat de ceux qui s'étaient constitués sur le strict terrain des luttes spécifiques. S'il y avait lieu de tracer une courbe illustrant les phases deux et trois du cycle politique prolétarien de la période-charnière, on devrait sans aucun doute dessiner une courbe descendante. L'élan de la lutte de classes s'est largement tassé et souvent transformé en une pléthore de combats locaux fortement fardés de nationalisme, de chauvinisme, de racisme et d'obscurantisme religieux.

De l'embrigadement islamiste des déshérités en Algérie, au patriotisme mexicain affiché par le sous-commandant Marcos et l'EZLN¹, à celui des étudiants de Corée du Sud qui se battent pour la réunification avec le Nord, à la guerre civile xénophobe en ex-Yougoslavie, aux éruptions populaires racistes et anti-immigrés en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne et ailleurs, en passant par le retour en force des ethnies et des communautés tant en Afrique noire, en Afghanistan que dans la très civilisée Belgique, pour finir avec la défense acharnée des particularismes nationaux en matière de démocratie politique et sociale comme pendant les grèves générales récentes de la fonction publique en France, tout semble pour l'instant aller dans un sens diamétralement opposé à celui qui avait été pris dans les lointaines années soixante par l'ouvrier déqualifié des lignes de montage en révolte contre le travail salarié.

La période charnière s'étire indéfiniment ; la contre-révolution marque à nouveau des points précieux et le prolétariat mondial est tombé à son plus bas niveau matériel et politique de la période. Et ce, alors même que le capitalisme ne parvient pas à s'arracher aux déterminations qui l'astreignent à une survie marquée par un faible taux général d'accumulation. Ses crises se succèdent, la concurrence s'exacerbe, les anciennes aires géopolitiques ne cessent de se redéfinir dans le sang et la douleur, les guerres localisées se bousculent, chaque jour qui passe est porteur de menaces supplémentaires à la condition prolétarienne. Malgré cela, le prolétariat mondial s'enfoncé toujours davantage dans sa crise politique, alors que sa puissance productive n'a jamais été aussi élevée.

Il suffit de citer un seul exemple, doté d'une puissante charge symbolique, parmi tant d'autres : celui de la chute du mur de Berlin. Au lieu de clarifier la situation, celle-ci a accru la confusion au sein du prolétariat, ballotté entre une adhésion par défaut au modèle démocratique occidental et la résurgence, ici et là, de puissants groupuscules proto ou néo-staliniens. Pourtant, jusqu'en 1989, l'unification de l'Allemagne demeurait un passage obligé, aux yeux des gauches communistes de l'après-guerre, du changement de signe du cycle politique prolétarien². Dans leur esprit, la chute du mur de Berlin et la désintégration du bloc russe auraient déterminé aussi bien la réunification matérielle de la classe ouvrière de l'aire germanique, que l'aveu de la part des staliniens de leur incapacité congénitale d'œuvrer pour l'amélioration de la condition prolétarienne. A son tour, inéluctablement, *l'aveu* aurait été

¹ Pour plus de détails sur la nature de classe et les objectifs politiques de l'EZLN, nous conseillons la lecture de *Au delà des passe-montagnes du sud-est mexicain*, écrit par S.Deneuve, M.Geoffroy et C.Reeve et récemment publié aux éditions Ab Irato.

² « *Le moment viendra où ils devront avouer que la structure de l'économie et de la société russe est capitaliste, et ce sera le tournant décisif.* »

Amadeo Bordiga, *Dialogue avec les morts*, 1956, éditions II Programma Comunista, p. 17.

suivi de la fin des illusions réformistes au sein de la classe exploitée et de la réapparition en force du communisme authentique.

Il ne s'est produit rien de cela.

Les luttes ouvrières qui encore explosent, bien que souvent plus violentes qu'auparavant, semblent rigoureusement se cantonner à l'enceinte de l'entreprise, du secteur ou de la région, sans exprimer, même de façon embryonnaire, le besoin du communisme et de l'organisation politique révolutionnaire. C'est comme si, à partir d'un point donné de leur chemin, les luttes défensives ne fonctionnaient plus comme 'école de communisme', ne forgeaient plus leur dépassement politique. D'où, entre autres et marginalement, un certain retour des fractions radicales de la classe exploitée au syndicalisme dit de combat comme unique voie d'action praticable à présent (SUD, Cobas). Néanmoins, la question de l'organisation indépendante de classe, même minoritaire, qui défend effectivement les intérêts immédiats et historiques de classe reste posée sans, pour l'instant, trouver une réelle solution pratique/concrète.

Le casse-tête de l'organisation

S'attelèrent à la formation de MC, en 1988, deux groupes issus de ce que, par le langage inadéquat des politologues bourgeois, certains ont appelé l'*ultra-gauche*. Il s'agissait de *Cahiers Communistes*, dont les militants provenaient de formations ouvriéristes disparues depuis longtemps, et d'*A Contre Courant*, un groupe s'étant séparé du *GCI*, désormais embourbé dans un marécage idéologique anarchisant. A cette date, notre mouvement nourrissait l'espoir de pouvoir contribuer, à l'échelle internationale, au rassemblement et à la centralisation :

- des différentes expressions politiques plus ou moins organisées se revendiquant des gauches communistes non trotskistes, rescapées de la destruction de la vague révolutionnaire de 1917-1927 et n'ayant pas sombré dans le centrisme ;
- des regroupements révolutionnaires spontanément surgis un peu partout dans le monde des bouillonnements sociaux de la première moitié des années '60.

En étroite liaison avec le redémarrage planétaire des luttes de classes, il était pour nous question de parvenir, dans un délai raisonnable (environ 10 ans), à la constitution d'une formation politique intermédiaire et préalable au parti communiste mondial. A la page 6 de MC numéro 0, nous posons ainsi la question de l'organisation préalable :

« La cohésion sociale assurée par les Etats s'affaiblit, l'emprise syndicale sur la classe fléchit, les couches improductives - frappées en premier se mettent en mouvement, les guerres et les soulèvements s'étendent notamment à la périphérie du MPC, en un mot la situation générale devient plus complexe et mouvante. Les communistes voient par conséquent se créer les conditions objectives et subjectives de la préparation révolutionnaire, de la formation du cadre militant de la future vague révolutionnaire. Ce qui signifie que, ou bien dès maintenant la concentration/centralisation des faibles forces communistes s'opère par delà la dispersion et la confusion ambiante ou bien les tâches historiques du facteur communiste ne sauront trouver un environnement favorable à leur accomplissement. Si ce mouvement de constitution de l'organe-pont vers la formation du PCM devait s'inverser, la conclusion prolétarienne victorieuse de la crise catastrophique

à venir serait sérieusement remise en question. Seule une organisation qui se serait forgée dans le dur combat minoritaire au sein des luttes de résistance de la classe armée de la critique scientifique de l'état des choses présent, ayant tiré le bilan des victoires et des défaites du mouvement réel jusqu'ici, fortement centralisée et internationalement développée pourra être l'ossature autour de laquelle en temps utile s'agglutinera la partie la plus déterminée et clairvoyante des exploités pour assumer la direction des luttes révolutionnaires. »

Contrairement aux apparences et à ce qui est clamé par ceux qui ont fossilisé le marxisme à des fins sectaires, la définition de la forme contingente de l'organisation communiste n'est pas un problème qui relève de l'organisation communiste elle-même. A moins de considérer l'organisation communiste comme un corps vivant autosuffisant, il faut en toutes circonstances ancrer l'élaboration de la forme politique du communisme au mouvement réel et, plus précisément, à ses déterminations cycliques et infracycliques. Pour éviter de verser dans le culte de l'organisation, en premier, il nous fallait tracer une ligne de démarcation nette vis-à-vis des bâtisseurs de partis à la petite semaine. Depuis sa constitution, MC a suivi sans discontinuer cet impératif catégorique de son activité.

« Nous visons donc à regrouper et à constituer un réel 'courant' marxiste révolutionnaire, international et internationaliste assumant la fonction de 'pont', d'intermédiaire tant formel que programmatique entre la période de contre-révolution (impliquant un bilan de celle-ci et de la défaite de '17-'27) et les resurgissements de mouvements ouvriers révolutionnaires que la crise catastrophique du MPC déterminera nécessairement et prochainement. Au-delà des jeux de mots sur l'existence permanente "du parti historique" et son manque de formalisation en "parti formel " nous visons exclusivement à former une et une seule organisation : le parti communiste mondial, réelle direction internationale des mouvements ouvriers et de leurs organisations de lutte. En ce sens, nous concevons notre regroupement comme un processus certes organisationnel mais nullement achevé et formalisé dans l'une ou l'autre structure définitive qui serait alors une entrave à la formation du parti. Nous estimons que, vu l'importance de la formation du parti, il est tout aussi dangereux de s'autoproclamer « parti » lorsque les conditions de sa formation ne se posent pas encore matériellement, entraînant ainsi un amoindrissement et une caricature de la réalité de ce qu'a été et de ce que sera le parti de classe. »

MC, n°0, p. 15.

Avec une grande humilité, sans pour autant faiblir dans sa résolution, la petite poignée de militants de MC a entrepris le long travail de rapprochement théorique et pratique des luttes et a remis à l'ordre du jour l'étude de la condition de la classe ouvrière réellement existante. Se voulant à la fois sans concessions et le plus possible proche des préoccupations des fractions en mouvement du prolétariat, le travail de critique analytique exécuté par MC s'est peu à peu affiné et affûté ; quelques fois, a-t-il même suscité l'intérêt de certains prolétaires engagés dans les combats de classes. Le nombre très réduit des contacts que MC ou PRIO, ont pu nouer ces dernières années pourrait faire croire que, comme d'autres autrefois, nous pensons que *« l'arbre prolétarien a rejeté la greffe révolutionnaire »*. Ce qu'indiquerait que nous nous cantonnerions à la production d'une théorie extérieure au prolétariat, qui serait à instiller dans ses rangs. Or il n'en n'est rien, et ce pour deux raisons. Les voilà :

- nous écrivions lors des grèves dans l'industrie du printemps 1995 : *« nous voulons faire part de notre modeste expérience des luttes pour éviter, dans la mesure du possible, à ceux qui y*

participent actuellement de s'engager dans des voies de garage et de tomber dans des chausse-trapes. Nous sommes pour l'instant 'extérieurs' à l'entreprise Renault, mais l'identité d'intérêts que nous avons avec ceux à qui nous nous adressons n'est pas fondée sur l'acceptation passive de la résignation quotidienne, ou encore sur l'appartenance à la même boîte, pays, région, race, etc., mais sur le rapport actif qui s'instaure dans la lutte contre l'exploitation. En somme, nous avons le sentiment de faire partie de la même classe, quelles que soient les barrières de qualification d'entreprise, de nationalité, d'âge... » (tract distribué à l'usine Renault de Rueil à la suite d'un incident avec les staliniens) ;

- comme n'importe quel autre prolétaire combatif, tous les militants de MC participent aux mille et un conflits sur leurs lieux de travail, que ces conflits impliquent une poignée ou une centaine de salariés, en oeuvrant toujours à favoriser leur dépassement et leur extension. Car, nous ne sommes pas des schizophrènes qui seraient militants purs et durs le soir et les jours fériés et 'moutons' au boulot.

Si l'on devait livrer quelques observations générales sur les liens que nous avons pu tisser en octobre 1993, à l'occasion de la grève d'Air France, et durant les conflits du printemps dans l'industrie et de novembre-décembre 1995 dans la fonction publique, deux s'en dégageraient.

- Par rapport aux années précédentes, une fois passée la méfiance ou la prudence initiales, les rencontres avec des prolétaires en lutte sont devenues plus faciles, facilitées à la fois par l'affaiblissement de l'emprise des staliniens dans les boîtes (mais pas complètement éliminée comme le prouve l'incident de Rueil), la sourde critique généralisée des différents instituts de la démocratie sociale et par les quelques timides débuts d'action en dehors des syndicats. Une nouvelle génération de grévistes arrive, des nouvelles luttes apparaissent. Ici, la critique pratique des syndicats passe par la réappropriation des mouvements par les grévistes eux-mêmes et, au début, par une volonté exacerbée de ces derniers de rester propriétaires de leurs luttes. Aujourd'hui, plus encore qu'autrefois, il faut apprendre à tisser des liens horizontaux en dehors des canaux habituels.
- Une autre caractéristique frappante des luttes récentes, c'est l'absence de confiance en soi chez les grévistes. Par exemple, à Renault Rueil, un ouvrier nous disait son hostilité aux syndicats « *qui ne voulaient pas qu'on aille voir ceux de Lardy ou de Choisy* », mais il ne pensait pas pouvoir prendre cette initiative directement avec ses camarades ! Des contacts se nouent pendant les grèves, mais, force est de constater qu'après le retour à la normale, hormis les contacts personnels plus anciens, les liens globalement se défont. La seule exception que nous avons pu enregistrer est celle des ex-membres du comité de grève d'une usine de la banlieue sud de Paris qui demeurent disponibles sinon à entreprendre une discussion de fond, du moins au maintien de contacts, à la circulation d'informations et à l'échange ponctuel de coups de mains.

En complément de ces fragments d'inventaire de l'intervention pratique récente, l'objectif poursuivi sur le plan théorique de faire face à la crise du communisme par l'emploi des armes de la critique communiste, devait se traduire par la reprise et la revitalisation du travail de bilan de la contre-révolution, de l'assise économique du capitalisme et des cycles politiques prolétariens. Mais, préalablement à toute oeuvre théorique, il fallait rompre avec la vieille habitude sectaire qui consiste à poser ce qui est encore et toujours à démontrer, sous prétexte de vouloir aller au plus vite à l'essentiel. La bataille contre le sectarisme placée au cœur de nos préoccupations, il fallait reconnaître et assumer jusqu'au plus profond de nos délimitations principielles la crise du communisme théorique.

Un premier pas fut réalisé en refusant l'imagerie de la vérité révélée qui, d'habitude, se traduit par la rédaction d'un programme enfin 'pur'. Tout en confirmant par la critique de l'économie contemporaine l'absence de plasticité du capitalisme (invariance du mpc), pour nous, il n'était pourtant pas question de produire des nouveaux dogmes au-dessus de la réalité, statutairement exemptés de la charge empirique de la preuve. Au contraire, il fallait insister lourdement sur le caractère provisoire, non figé, progressif et fatalement inachevé de nos travaux et de leurs conclusions. Il fallait également prédisposer le groupe à la contradiction par les faits, seul véritable élément vivifiant d'une théorie mal en point.

« C'est pourquoi, après un processus de clarification programmatique et de confrontation politique pour le moins éloigné du spectacle des regroupements sans principe et des conférences inopérantes et frontistes, nous avons entamé un réel travail en commun afin de détruire les aspects sectaires et groupusculaires qui imprégnaient encore les groupes initiateurs et dans le même temps afin de définir le cadre programmatique du regroupement et d'élaborer les lexies d'orientation matérialisant les fondements et le développement des principes de base de notre regroupement. Ainsi, si nous publions une partie du résultat de ce travail, il s'agit de concevoir ce travail comme une expression d'un processus non encore achevé, comme une photographie d'un moment de notre travail. D'une part, nous considérons comme élémentaire et fondamental de produire ainsi un cadre principiel délimitant notre militantisme, d'autre part, nous ne considérons nullement ce cadre principiel comme la nouvelle et unique 'réincarnation' de la bible révolutionnaire. Il s'agit à chaque fois' de délimiter programmatiquement notre travail pour le poursuivre, le développer, le préciser. Il est donc clair, encore une fois, qu'il s'agit là d'un travail inachevé, à l'image même de notre regroupement. De la même manière qu'il n'est pas pour nous à l'ordre du jour de former le parti, la motivation essentielle de notre regroupement est d'œuvrer dans le sens de la formation du parti communiste mondial lorsque les conditions objectives le permettront et l'imposeront. Or, une des conditions à cette formation est l'existence d'un réel pôle de regroupement international des forces communistes assumant la fonction intermédiaire entre l'état sclérosé du mouvement communiste d'aujourd'hui, englué et dominé par le centrisme, et la formation du parti. C'est pourquoi aussi, le document que nous publions n'est à proprement parler ni un tableau achevé ni un ensemble de thèses synthétisant et 'résolvant' tous' les problèmes que rencontre le mouvement communiste aujourd'hui. Nos points de repère programmatiques sont plutôt une 'synthèse opérationnelle transitoire' des questions nodales de l'heure; un cadre minimal à ut' regroupement dont l'une des tâches sera justement de travailler dans le sens du bilan de la phase de 'contre-révolution et donc en vue de résoudre théoriquement, tactiquement et politiquement les 'nouvelles' questions produites par la période que nous vivons et la défaite du mouvement révolutionnaire du début du siècle. »

MC n°0, p. 13.

Or, malgré l'application de nombreux garde-fous méthodologiques pour contrer dans nos rangs l'influence néfaste du courant sectaire, et malgré la présence dans nos textes fondateurs d'un refus limpide de l'auto-constitution en parti, la perspective énoncée voulait que l'on agisse désormais pour le rassemblement et la centralisation politique internationale des formations révolutionnaires. Cet espoir était fondé sur l'identification d'une possibilité, à court-moyen terme, de réitérer le schéma classique de Lénine — formulé dans le *Que faire?* — du passage des cercles communistes isolés au parti centralisé et concentré.

Cependant, au bout de huit ans, on n'a pas trouvé de traces ni d'une quelconque génération spontanée d'expressions politiques prolétariennes indépendantes, ni d'une décantation positive du milieu sectaire ultra-gauche. Par conséquent, si la formation d'une organisation révolutionnaire internationale préalable au parti communiste d'un futur encore plus lointain demeure de l'ordre des objectifs à poursuivre à long terme, elle s'est avérée irréaliste à bref-moyen terme. Maintenir une telle visée serait faire preuve de confusion dans l'analyse du cycle politique prolétarien. Cela correspondrait à une volonté têtue d'y trouver réconfort aux revers de l'heure et non pas à une indication claire du but tactique à rechercher. Aussi, l'optimisme révolutionnaire dont nous faisons preuve à la constitution de MC, était peut-être le signe d'une rupture inachevée avec la méthode et certains lieux communs très en vogue auprès des dernières sectes de l'extrême ou de l'ultra-gauche issues de la vague de luttes de 1968 ou ayant survécu à l'écrasement stalinien. A mesure que nous procédions dans l'analyse concrète de la situation présente et en relation directe avec notre entreprise de réappropriation des fondements théoriques du communisme moderne, nous avons dû nous rendre compte qu'il n'y avait pas plus de milieu prolétarien autonome que de courant communiste libéré de la mortelle étreinte sectaire. Ceci entraînait la conséquence du refus de l'identification de MC à un milieu politique quelconque.

Toute revendication de continuité organisationnelle rompue, il fallait poursuivre le chemin jusqu'à la remise en cause radicale non pas du *corpus* théorique du marxisme, ni de l'expérience pratique du mouvement prolétarien, mais de la notion de pérennité politique et théorique du communisme. Il fallait imaginer le développement de la théorie communiste non pas comme une courbe ascendante dont le sommet serait systématiquement déplacé toujours plus haut par le dernier groupe venu, ni comme un bloc immuable surveillé de près par des clubs mystiques d'ombrageuses vestales intemporelles. En somme, il fallait recommencer à oeuvrer pour réincorporer la théorie dans le mouvement réel, il fallait aussi lui rendre sa propre vie faite de crises et de victoires pratiques, faite de discontinuités et de dépassements. Penser et agir de la sorte, supposait également de revisiter l'histoire concrète de la théorie communiste à la lumière de l'histoire des conditions objectives et des mouvements prolétariens dont elle a pu être l'expression, le produit. Redécouvrir l'évidence que les moments les plus chauds de la lutte de classes engendrent le terrain le plus favorable à l'avancement théorique, était alors à notre portée. Comme l'était du reste le constat que dans les périodes sombres de la lutte de classes, la théorie — en ligne générale — reculait, se désincarnait et paraissait rejoindre le limbe des idéologies.

Conceptuellement l'unité de la praxis révolutionnaire la solidarité dynamique entre pensée et action et entre parti et classe perdait son caractère de vœux pieux émis par une poignée d'êtres humains prisonniers de leurs rêveries et assumait la consistance d'un fait charnu avec ses contours d'espace et de temps définis et sa qualité de phénomène que l'on peut appréhender avec ses lois internes par la voie de la connaissance rationnelle.

« Une seule pratique humaine est immédiatement théorie, la révolution. »

Amadeo Bordiga. *Tables invariables de la théorie communiste du parti*, Il Programma Comunista n° 5, 1960.

Une dernière fois sur la dégénérescence centriste des sectes communistes

« Comme tout individu qui prétend posséder dans sa poche une panacée pour les souffrances des ouvriers, il donna de prime abord à son agitation un caractère sectaire religieux. En fait, toute secte est religieuse. Et c'est justement parce qu'il³ était le fondateur d'une secte qu'il nia tout rapport avec le mouvement antérieur. Il tomba dans l'erreur de Proudhon en cherchant la base réelle de son agitation non dans les éléments réels du mouvement de classe, mais en voulant prescrire à celui-ci son cours d'après une certaine recette doctrinale. (...) La secte ne trouve pas sa raison d'être et son point d'honneur dans ce qu'elle a de commun avec le mouvement de classe mais dans un signe particulier qui la distingue de ce mouvement. »

K. **Marx**, Lettre à J.B.Schweitzer, 13/10/1868.

Plusieurs facteurs ont contribué à la disparition du mouvement communiste de l'après-guerre et à sa dégénérescence sectaire. Ici, nous ne prétendons pas les analyser dans le détail, ni en chercher d'une manière approfondie les causes ; ce n'est pas la finalité de cet écrit. Pour l'instant, nous n'avons pas les forces suffisantes pour mener à bien ce type de travail. Cependant, dans la mesure où la situation générale du prolétariat n'est pas vraiment de nature à dissiper les gris nuages du sectarisme sclérosé, nous sommes astreints à relancer la bataille contre ses effets pour protéger notre petit groupe de la tentation représentée par la déviation religieuse de la politique révolutionnaire. En règle générale, la parabole sectaire comporte deux moments forts :

- . le premier, au cours duquel l'organisation sectaire cherche sa raison d'être en dehors de son pourtour spatio-temporel, en se reliant par voie essentiellement passionnelle à un âge d'or révolu ou à un futur antérieur radieux ;
- . le deuxième, pendant lequel le groupe sectaire redescend sur terre et où, n'étant plus à même de résister aux coups d'une réalité débordante qui s'impose à lui violemment, il multiplie les expédients tactiques et les raccourcis organisationnels pour garantir sa propre survie.

La déviation sectaire part d'une profonde altération irrationnelle du concret, qui termine par sa négation absolue. Cela lui permet de faire l'économie de l'expérience et de l'expérimentation. Ensuite, le plus souvent, elle aboutit, par l'établissement d'un rapport subalterne et raisonnable à la réalité, emprunt de tacticisme, à l'acceptation pure et simple du présent, pourvu qu'en son sein se fasse une place pour le groupe sectaire. L'opportunisme, c'est la réalisation du sectarisme. Pour les formations politiques sectaires, le passage du dogmatisme religieux à la raison opportuniste, se fait par le positionnement centriste, équidistant, entre le communisme maintenu et l'opportunisme mûr. Dans le numéro 0 de MC, nous identifions dans le centrisme, la caractéristique commune des sectes issues du mouvement communiste de résistance à la contre-révolution stalinienne.

« Essentiellement pour cela le capital en crise de valorisation exige une extrême souplesse politique qui, d'une position contestataire, conflictuelle et révolutionnaire verbale canalise le mouvement prolétarien radical vers des objectifs velléitaires mais compatibles avec la survie du rapport d'exploitation. Ce rôle ignoble est joué par le centrisme, position formellement équidistante entre l'opportunisme dévoilé et l'opposition communiste, qui en réalité s'avère être l'ennemi le plus dangereux de cette dernière dans les périodes révolutionnaires. La gestation de ce courant est bien en cours partout, expression des limites du mouvement

³ Il s'agit de Buchez, chef du socialisme catholique français.

contingent, de la décomposition de pans entiers de l'opportunisme explicite et de l'involution des sectes ultra-gauches. Celles-ci, souvent issues des gauches de la troisième internationale, ont, pendant la période du deuxième carnage capitaliste mondial et après, plus ou moins contribué à la défense de certains aspects du programme communiste; en particulier en concentrant les efforts sur le bilan de la contre-révolution. Groupes animés par des camarades qui ont survécu à la grande lessive stalinienne, social-démocrate, fasciste et démocratique, ils ont maintenu la tradition et des positions communistes. Mais leur incapacité de tirer toutes les conséquences théoriques, politiques et organisationnelles de la défaite de la dernière vague révolutionnaire 1917-1927, la disparition physique des vieux militants, l'isolement absolu par rapport à la classe ouvrière, la restauration/assimilation manquée de l'intégralité du programme communiste, l'incompréhension des raisons et des caractères de la timide réémergence de la lutte classiste dans les années '60 et les nombreux ratages non corrigés dans l'évaluation des phénomènes économiques et sociaux ont favorisé leur dérive sectaire activiste ou/et académique. Aujourd'hui toujours moins conformes à leurs origines et toujours plus homologues de leur 'concurrents' gauchistes, elles représentent un obstacle important au surgissement d'une force communiste mondiale. L'heure est à l'accélération de l'histoire donc les sectes doivent disparaître. »

MC N° 0, p. 4-5.

Force est de constater que, dans les grandes lignes, ce que nous écrivions a montré toute sa pertinence et son assise. Aujourd'hui, partout, les groupes soixante-huitards trotskistes, maoïstes, ouvriéristes ou autres sont engagés dans des processus de 'recomposition' avec les faux ennemis d'hier, staliniens et social-démocrates. Aujourd'hui, les groupes qui se revendiquent des gauches communistes de la troisième Internationale, ou bien ont tout simplement disparu, ou bien s'engouffrent encore davantage dans les glauques profondeurs des arabesques opiacées de la répétition talmudique et désincarnée des *tables immuables*. Chez eux, la caricature de l'invariance théorique du marxisme s'est installée durablement. A la nécessité de la restauration programmatique intégrale de la théorie communiste pour effectuer efficacement *l'analyse concrète de la situation concrète*, s'est substitué le *continuum* discursif de la 'Raison Marxiste'.

A la revendication du communisme moderne comme étant la seule science pratique⁴ apte à critiquer les fondements du capitalisme et, plus globalement, des sociétés divisées en classes, les sectes *ultra-gauches* proposent une vision à la fois millénariste du capitalisme actuel, vu

⁴ Pour éviter tout malentendu, nous rappelons quelques déterminations catégorielles de la conception marxiste de la 'science' et de sa méthode. La notion marxiste de science, qui ne doit pas être confondue avec le positivisme, le rationalisme, l'empirisme anglais, etc., s'appuie sur trois considérations liminaires :

- affirmation du postulat : l'homme est déterminé par son être social et sa capacité productive — collective et naturelle — de ses conditions de reproduction détermine, en dernier ressort, son être social ; aussi, son être social (rapports sociaux de production) peut augmenter sa force productive ;
- affirmation du but : la finalité de l'homme social est la société humaine (communauté physique, matérielle et 'spirituelle') ; le communisme n'est pas seulement le mouvement réel de l'être social, mais aussi le but connu et avoué de l'homme social ;
- application du doute sur la méthode cognitive, l'agent de la recherche et ses conclusions : *doute de tout*, rappelait Marx qui en avait fait sa devise personnelle.

En matière de connaissance du réel, la méthode que l'on se doit d'employer (qui est ce que nous avons retenu de ce que nous avons compris de Marx) procède comme suit : la collecte de faits expérimentaux, souvent empiriques, une première synthèse (fondée par le postulat énoncé ci-dessus), l'ébauche d'un modèle, la vérification du modèle au feu de l'expérience, la collecte de nouveaux faits, l'élaboration d'un nouveau modèle ou la mise à jour du premier, et ainsi de suite (du particulier au général, du général au particulier, et ainsi de suite).

comme immanquablement au bord du gouffre, et consolatrice du communisme, uniquement perçu comme état très lointain de la société humaine.

Ce qui leur fait défaut, ce sont les notions de communisme comme mouvement réel et de capitalisme comme rapport social. Par ailleurs, la matérialisation de la faillite des groupes sectaires issus des gauches communistes de la troisième Internationale est visible aujourd'hui notamment au travers de l'observation attentive de leur relation aux luttes ouvrières du présent. Au mieux, ces groupes, s'engouffrent dans le sempiternel rabâchage idéologique de formules inopérantes et abstraites, ... quand elles ne sont pas carrément contre-révolutionnaires ; ou pire ils dénoncent les luttes ouvrières de défense comme étant le fruit de l'action machiavélique et secrète du capital. Les sectes *ultra-gauches* ont méticuleusement raté, l'une après l'autre, toutes les occasions qui leur ont été offertes d'établir une liaison avec la partie avancée de la classe ouvrière en lutte ; cette gauche ouvrière qui s'est à chaque fois retrouvée, faute de mieux, dans les bras des fractions de gauche de l'appareil d'Etat, surtout syndicales ou gauchistes. Par purisme, cachant la plupart du temps le dilettantisme groupusculaire, les congrégations sectaires ont contredit pratiquement l'exigence élémentaire au nom de laquelle :

« C'est dans la pratique que l'homme doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité de la puissance, l'enracinement ici-bas de sa pensée. »

Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*.

Les sectes impuissantes oscillent perpétuellement entre l'idéalisation du 'nouveau' mouvement qui lave plus blanc, du '*tous ensemble, tous ensemble, ouai, ouai I'*, et sa diabolisation pure et simple. Dans les deux cas, elles font preuve d'une incompréhension majeure de la manière dont ces luttes surgissent, se développent et sont finalement battues par l'ennemi de classe, ou s'épuisent d'elles-mêmes⁵. C'est pour ces quelques raisons qu'en 1988, nous devons nous rendre à l'évidence que ces sectes jouaient une partition qui faisait sonner faux toute proclamation solennelle de rattachement à l'idée communiste.

« A l'heure actuelle, nous estimons qu'aucun noyau communiste existant n'a réellement et sérieusement effectué cet indispensable travail préparatoire. Bien au contraire, la crise du mouvement communiste se matérialise par un éclatement sectaire sans précédent, par une destruction des forces militantes, par des crispations tant 'programmatisques', localistes et/ou activistes ... centrées sur l'histoire particulière de chaque noyau ; le révisionnisme moderniste occupe l'avant-garde du spectacle du militantisme tandis que le centrisme est quasiment la seule force à se maintenir d'une manière structurée (mythe et réalité du dit 'milieu révolutionnaire'). Les idéologies petites-bourgeoises et bourgeoises règnent en maître au sein de ces différentes sectes qui ne parviennent que de plus en plus difficilement à se différencier de la décomposition du gauchisme des années '70. De plus, ce qui restait formellement de la tradition de la gauche communiste (essentiellement la gauche communiste dite italienne) a fait faillite en sombrant 'corps et biens' dans le gauchisme contre-révolutionnaire sans tirer aucun bilan de cette faillite politique. Face à cette situation dramatique, les noyaux initiateurs de notre regroupement international ont estimé qu'il fallait se démarquer programmatiquement du centrisme et du modernisme mais également

⁵ Pour une analyse plus détaillée des grèves de novembre-décembre 1995 en France, nous recommandons la lecture du *Bulletin Ouvrier* n° 2.

'méthodologiquement' dans la manière de réaliser un regroupement à la ibis non sectaire et fermement ancrée dans la tradition programmatique de la gauche communiste. »

MC n°0, p. 12.

Au fond, le seul trait de noblesse qui aujourd'hui embellit l'image des formations sectaires des épigones des gauches communistes, c'est la revendication de leur origine, l'ancrage personnel et/ou politique à l'histoire d'un mouvement qui n'est plus, et depuis très longtemps. En effet, la proclamation solennelle des différentes 'filiations' illustres s'est progressivement transformée en cache-sexe de toutes les dérives opportunistes et sectaires. Un exemple lumineux et un signe très important de ce rituel de la mémoire sectaire déformée, c'est le *Ce qui nous distingue*⁶, qui invariablement orne l'en-tête des feuilles publiées par les épigones d'Amadeo Bordiga. Ici, la revendication de la 'filiation' est poussée à l'extrême, jusqu'à dessiner une ligne continue du parti communiste qui, naturellement, par chance des adeptes de la secte, aboutit au '*petit parti d'aujourd'hui*'. Dans le même registre mais avec davantage de sophistication idéologique, d'autres, issus de ce courant, ont accordé cette belle continuité intemporelle au *parti historique*, qui, depuis Marx-Engels, agirait en pilotant en sous-main les éventuels et éphémères *partis formels*.

« *En ce qui concerne les classes et partis, [notre matérialisme, ndlr] il ne les considère pas comme des agrégats de molécules humaines, mais comme des organismes fondamentaux et il lie toujours la base des conditions matérielles de production aux superstructures politiques, juridiques, culturelles et religieuses. L'une de ces unités organiques en est le parti communiste.* »

Amadeo Bordiga, *Programme communiste intégral et théorie marxiste de la connaissance*, Il Programma Comunista, n° 20, 1962.

Par cette citation, le fondateur de la gauche communiste d'Italie fournit malheureusement une solide assise théorique aux bâtisseurs de *petits partis formels* et/ou aux inventeurs du *parti historique* éthéré, intemporel et immatériel. Ici, parti et classe sont clairement identifiés comme deux unités organiques distinctes. C'est la base philosophique de la mystique de l'organisation bordiguiste. Aussi, moins que jamais, à l'heure actuelle, le *distinguo* si cher à Amadeo Bordiga peut contribuer à résoudre la grave crise dans laquelle verse le communisme théorique. En revanche, la reconnaissance pleine et complète de cette crise se montre bien plus utile au renversement futur de la *praxis*. L'identification des discontinuités de et dans l'activité théorique communiste porte en son sein le début des réponses aux questions posées par le mouvement réel ; voilà un point ferme de notre réflexion. En 1988, nous prenions position avec netteté contre ces confusions mystiques, idéalistes et formalistes:

« *L'organisation préalable intermédiaire - n'est rien d'autre que la formalisation de ce mouvement au/de parti. Nous privilégions ainsi le contenu - le mouvement – sans pour autant l'isoler de sa forme donnée. Le nom de mouvement doit être forcément couplé à la mise en évidence de son profil a priori communiste qui permet de le distinguer du mouvement réel dont l'objectif est le même que celui du facteur communiste sans que la conscience de ceci le précède. Le 'distinguo', vieille tradition de la gauche dite italienne, ne paraîtra pas dans la revue, car trop usé et finalement trahi par les résidus de cette dernière. Autrement dit,*

⁶ « *La revendication de la ligne qui va du 'Manifeste communiste' à la révolution d'Octobre et à la fondation de l'internationale communiste ; la lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance ; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.*

aujourd'hui, le 'ce qui nous distingue' risque de devenir un élément d'amalgame et de confusion avec bon nombre de sectes centristes. Le meilleur 'distinguo' s'imposera tout au long de notre activité intégrale réellement distincte de tous les courants adverses. La signature des articles sera admise lorsqu'ils seront le produit d'une recherche individuelle et non prioritaire vis-à-vis du plan de travail de l'organisation. Par contre, tout texte s'inscrivant en tête de nos priorités étant donné l'engagement politique général qu'il sous-entend, devra passer par le crible du travail collectif»,

M C n°0, p.8

Repus d'un stupide orgueil de chapelle, tant immérité qu'inopérant à l'épreuve des faits, les sectes d'ultra-gauche se sont livrées à une frénétique activité interne faite d'hyper structuration organisationnelle et d'auto conditionnement religieux. Tous en chœur, les groupes sectaires ont entonné la triste chansonnette qui sonne à peu près ainsi : *'Nous sommes le Part', notre ligne est juste et les masses doivent nous écouter'*. Pour eux, bien planqués **au chaud** de leurs certitudes et de la douillette *'vie interne de Parti'* ... qui régulièrement tourne au cauchemar, l'organisation se suffit à elle-même. Le plaidoyer permanent pour le parti – c'est-à-dire ... pour eux –, l'inlassable invitation creuse faite aux prolétaires de le rejoindre, l'affirmation hautaine du parti, étaient et sont inversement proportionnels à l'activité pratique au sein de la classe exploitée et de ses luttes. A l'opposé, pour le marxisme, cette activité est la véritable raison d'être de toute action communiste organisée. Sans relâche, les communistes cherchent, par leur intervention au sein du prolétariat, une forte vérification factuelle de leurs développements théoriques. Celle-ci était l'idée qui nous guidait lorsque nous décidions de mettre au dos de chaque publication la citation suivante d'Engels :

« La situation de la classe ouvrière est la base réelle d'où sont issus tous les mouvements sociaux actuels parce qu'elle est en même temps la pointe extrême et la manifestation la plus visible de la misérable situation sociale actuelle. (.) La connaissance des conditions de vie du prolétariat est une nécessité absolue si l'on veut assurer un fondement solide aux théories socialistes aussi bien qu'aux jugements sur leur légitimité, mettre un terme à toutes les divagations pro et contra. »

F. Engels, préface à *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, 15.03.1845.

A l'heure qu'il est, le courant sectaire ne présente plus aucun intérêt pour l'avenir révolutionnaire du mouvement ouvrier ; si, après la Seconde Guerre mondiale, il a pu prétendre à une place de choix dans le combat pour la défense du marxisme, son involution centriste à partir des années soixante, l'a définitivement coupé du prolétariat et de ses préoccupations effectives. Par conséquent, les sectes doivent disparaître, ... mais pas à la mode sectaire. On ne s'émancipera pas complètement de la déviation sectaire si l'on se borne à tracer la ligne de démarcation entre le communisme maintenu et ce courant, exclusivement à la hauteur des positions politiques affichées. Il faut hausser la critique du phénomène sectaire au niveau du mode de production de la théorie, de la méthode d'analyse, de l'intervention au sein de la classe exploitée et du travail d'organisation.

En synthétisant à l'extrême, cela se traduit entre autres par :

- un aller/retour permanent entre la production de la théorie des grands ensembles et des constantes et l'analyse de l'infiniment petit et des variables pour parvenir à un degré suffisant d'adéquation de la première au deuxième ;
- une préoccupation méthodologiquement structurée et omniprésente de la validation de l'hypothèse programmatique par son expérimentation dans le concret déterminé et à taille réelle des rapports sociaux ;

- une volonté obsédante d'atteindre avec nos arguments le prolétariat réel et de faire corps avec ses préoccupations afin d'obtenir, par l'intervention directe en son sein, les éléments essentiels permettant le dépassement critique et pratique de l'expression théorique actuelle ;
- l'adoption d'une pratique militante intégralement tendue vers le développement de l'auto-organisation ouvrière, calée avec précision sur la durée et la dureté de ce combat et inspirée par une grande modestie, une forte ouverture à la contradiction, un profond respect des frères de classe (*fais ce que tu dis, dis ce que tu fais*), mais aussi un sens de l'unité et de la discipline conformes à ce type de lutte.

A la lumière de ces quelques considérations, on peut s'apercevoir que la manière même de militer dans un groupe communiste diffère profondément de celle proposée par les sectes. Le spécifique des sectes est d'avoir dévalué, déformé, méprisé le sens même de la militance communiste qui, inversée et ainsi rendu inoffensive devient pure activité de gestion du personnel pour assurer la pérennité du groupe. Fortement structurée ou fonctionnant dans le chaos le plus total, peu importe, la secte se définit, sur le plan de la conception de l'organisation, par la hantise de son auto reproduction. Variante pernicieuse du révisionnisme à la Bernstein, pour elle *l'organisation est tout, le but n'est rien*. Ici, le nombre d'adhérents, qu'il soit grand ou petit, importe peu ; ce qui compte, c'est sa propre survie.

Ce type de vision altérée des choses marque en profondeur la qualité des militants des sectes ; ceux-ci, généralement, se partagent entre les perroquets qui rabâchent inlassablement les formules toutes faites du 'Parti', et les stars qui s'évertuent à se singulariser, qui recherchent sans cesse un public de fans, qui s'élancent sans répit dans l'innovation théorique, qui, en un mot, affirment leurs *ego* débordants. A l'adepte à la fois fanatisé et infantilisé, dont l'activité se résume au marketing pour sa petite boutique, et qui perd pied lorsqu'il faut sortir à l'air pur, nous répondons par l'application méticuleuse de la méthode du doute (*doute de tout*, répétait sans cesse Marx, qui en avait fait sa devise), par la critique des certitudes trop vite acquises *via* l'intrusion des faits bruts, de la réalité sans phrase.

« Nous n'avions pas compris que le militant marxiste n'est pas celui qui sait convaincre et enseigner, mais celui qui sait tirer les leçons des faits de ces faits qui vont plus vite que le cerveau de l'homme et que, vacillant, celui-ci cherche depuis des millénaires à rattraper. »
Amadeo Bordiga *Dialogue avec les morts*, éditions I Programma Comunista, page 24, 1956.

A l'intellectuel petit-bourgeois déclassé, qui cherche dans l'engagement politique sectaire la notoriété qu'il n'a pas su gagner sur la scène bourgeoise officielle, qui tient une comptabilité minutieuse jusqu'au plus infime de ses efforts comme un épicier compte ses misérables sous, qui est toujours prêt à 'tout abandonner' car vite découragé de pouvoir décrocher des 'résultats' à la hauteur de ses ambitions, nous opposons le refus de la personnalisation et du vedettariat, nous opposons la revendication passionnée de la définition pour laquelle « *est révolutionnaire celui pour qui la révolution est un fait aussi sûr que s'il était déjà advenu* » et le travail collectif désintéressé, exclusivement mû par la volonté de faire avancer autant soit peu la roue ultra-centenaire du communisme. Nous disons à ces Messieurs que les bribes de savoir que la bourgeoisie a bien voulu leur apprendre ne nous impressionnent guère, nous pouvons très bien vivre sans elles.

« Qu'ils comprennent donc que leur 'instruction académique', qui exige d'ailleurs une auto vérification critique fondamentale, ne leur confère pas le moins du monde un grade

d'officier assorti du droit à un poste correspondant au parti ; (...) bref que ces hommes possédant une 'instruction académique' doivent, somme toute, apprendre bien davantage des ouvriers que ceux-ci auprès d'eux. »

F. Engels, Réponse à la rédaction de la *Sächsische Arbeiter-Zeitung*, 7/9/1890.

Aux nombreux facteurs de découragement, déterminés par la période de contre-révolution qui perdure, nous rappelons que :

« Le marxisme n'est pas la doctrine des révolutions, mais celle des contre-révolutions : tous savent se diriger quand la victoire est imminente, peu savent le faire quand la défaite arrive, se complique et persiste. »

Amadeo Bordiga, *Leçons des contre-révolutions*, réunion de Naples, 1951.

Un entêtement raisonné

A la différence de ce que croyait Amadeo Bordiga, la faillite et l'écroulement du stalinisme russe n'ont pas révélé aux masses ouvrières du monde entier la nécessité du communisme et de l'emploi de son arme critique ... bien au contraire. Pourtant, toutes les interrogations essentielles que le mouvement ouvrier a été amené à se poser au cours du vingtième siècle demeurent cruellement sans réponses théoriques et pratiques satisfaisantes. Pensons par exemple aux guerres impérialistes déclenchées autour de questions nationales – résiduelles certes, mais pas résolues pour autant –, songeons à l'intégration des syndicats dans l'appareil administratif des Etats capitalistes, ou encore à la persistance du formidable poids mystificateur de la démocratie sociale. Pourtant, l'extraordinaire fixité des conditions générales de l'exploitation capitaliste a confirmé la pertinence de l'invariance de la praxis révolutionnaire.

« Lorsque nous utilisons les textes de Marx, depuis les premiers aux derniers, sans en excepter aucun, nous ne retenons pas une représentation théorique, ni même un commentaire de tous les passages, mais nous recueillons certains points de la doctrine qui viennent en évidence dans les questions d'aujourd'hui, des points qui, encore et toujours, travaillent le mouvement de la classe ouvrière. »

Amadeo Bordiga *Tables invariables de la théorie communiste du parti*, I Programma Comunista, n° 5, 1960.

Le démontrent, entre autres, le retour en force de crises commerciales, financières et productives d'envergure, l'augmentation exponentielle de la puissance productive du travail de l'ouvrier, l'extension quantitative du prolétariat mondial, etc. Par conséquent, les tâches classiques propres aux communistes, l'analyse critique et l'action révolutionnaire, demeurent plus que jamais à l'ordre du jour, surtout dans une période défavorable d'une telle ampleur. Et notamment, pendant les phases déprimées du cycle politique prolétarien, lorsque la lutte de classes pointe à peine le bout de son nez, il est absolument nécessaire de mettre la parole communiste au contact des prolétaires qui se battent contre tel ou tel aspect de la domination capitaliste.

C'est surtout à l'exécution de ce devoir que notre petit mouvement a consacré, ces dernières années, l'essentiel de ses modestes énergies, en plaçant – *de facto* – au second plan le travail théorique planifié en 1988. Il en témoigne le retard de parution de cette revue. A ce travail se rattachent les différents tracts diffusés à l'occasion de quelques luttes prolétariennes significatives et dans certaines grandes concentrations industrielles. A ce travail se relie aussi notre présence au sein du groupe d'intervention ouvrière en France *Pour la Reprise de l'Initiative Ouvrière*, qui publie *Le Bulletin Ouvrier*. Pourtant, pendant cette longue période d'absence de la revue centrale, nous n'avons pas chômé sur le front de la théorie. Nous avons intensifié la vérification de nos thèses par l'élaboration d'indications concrètes, pertinentes et, avant tout, utiles aux combats quotidiens des exploités ; pour ce faire, nous avons systématiquement fondé ces indications sur l'étude la plus précise possible des conditions qui déterminaient l'éclatement de ces conflits.

Le premier résultat important de ce travail a été de constater que le communisme peut encore fonctionner comme critique efficace du présent. Que la théorie révolutionnaire peut encore agripper la réalité et qu'elle peut résister à la pression corruptrice du temps qui passe. Cela nous a confortés dans l'idée que les très nombreuses difficultés pratiques et théoriques de la période ne peuvent pas suffire à justifier l'abandon du combat communiste. Sur le fond, les enjeux historiquement centraux de la lutte de classes se reposent à chaque fois ; le plus souvent, ils assument des semblants apparemment irréductibles au modèle esquissé autrefois.

Mais le travail d'analyse critique, s'il est bien mené, et la critique pratique produite par le mouvement réel, se chargent régulièrement de dévoiler ce qu'il y a d'essentiel et de constant dans les rapports sociaux dominants. Alors, dans ces moments transis de lucidité collective, le communisme retrouve ses couleurs et son épaisseur matérielle d'antan. Le lien entre les époques et les générations de combattants prolétariens se retissent en formant un nœud gordien difficile à trancher par le capital, comme il en a été toujours ainsi dans l'histoire du mouvement ouvrier. Alors, si des questions primordiales récurrentes continuent d'être posées, les réponses communistes doivent continuer d'exister aussi, doivent être développées, diffusées et défendues sur le plan politique. L'idée qui voudrait qu'à l'heure actuelle il n'y aurait rien à faire, étant donné l'état de délabrement politique, de découragement et de débousolement dans lesquels versent le prolétariat, ses éléments avancés et le communisme organisé, est fausse.

Si l'on peut sans difficulté énumérer les nombreux facteurs de crise du communisme et de persistance de la contre-révolution stalinienne, démocratique ou fasciste⁷ — cette dernière retrouvant une certaine vigueur dans le cours capitaliste à la guerre —, il n'y a aucune raison qui justifierait absolument l'abandon du combat de classe au moment où le capitalisme, par ses attaques répétées à la condition prolétarienne, tend aujourd'hui à remettre en mouvement les classes dominées. De même, évoquer ces facteurs contre-révolutionnaires ne suffit pas à expliquer la quasi-disparition de forces se situant sur le terrain du marxisme. L'indigence de ces forces est aussi le produit subjectif de leur incapacité relative plus ou moins grande à, tout à la fois, agir clairement et efficacement dans le mouvement réel, comprendre les transformations de la composition technique de la force de travail, examiner en détail la restructuration du capital, étudier les différents éléments constitutifs de la démocratie sociale (protection sociale, syndicalisme d'Etat, échelle mobile des salaires, etc.) et ainsi de suite. Le paradoxe réside dans le fait que, si d'une part la classe ouvrière, bien que très faiblement, n'a

⁷ Nous analyserons ultérieurement l'apparition et le renforcement du national-socialisme à la française actuel, dont les expressions politiques vont du PCF au FN en passant par les courants Chevènement et Séguin.

jamais interrompu son conflit quotidien avec le capital et a maintenu « *la possibilité d'entreprendre tel ou tel mouvement de plus grande envergure* » (**K. Marx**, *Salaire, Prix et Profit*), d'autre part, les groupes communistes n'ont pas su entreprendre, à un niveau suffisant et avec une qualité certaine, le travail d'intervention et de rayonnement de leurs idées au sein du prolétariat.

Cela nous concerne aussi, mais au détail près que toute notre activité, depuis la fondation de MC, a été orientée dans le sens de combler ces lacunes. Par ailleurs, il est évident que huit ans de vie d'une organisation politique de si faible puissance ne peuvent en aucun cas suffire à dégager une contre-tendance solide, ni à vérifier convenablement la validité de l'orientation prise. Cela ne doit pas être interprété comme un appel à se lancer sans réfléchir dans l'activisme forcené et aveugle, dépourvu aussi bien de la tête de la réflexion théorique appliquée préalable que des jambes de la vérification pratique.

La fausse alternative production de la théorie *versus* activité d'intervention dans la classe doit être dépassée définitivement. Trop souvent, les communistes les ont opposées, et le résultat néfaste de cette opposition est quotidiennement sous nos yeux. Rappelons-le une dernière fois, il s'agit de tremper à nouveau les sacro-saints *principes* communistes dans le fluide bouillonnant du concret ; il s'agit de faire redevenir la pensée révolutionnaire un agent de premier ordre du réel. Il s'agit, en somme, de rendre à la théorie communiste toute la vitalité du corps prolétarien dont elle est issue. Pour ce faire, cela va sans dire, les combattants de la lutte de classes, doivent encore et encore faire preuve d'une volonté très ferme et d'une conscience élevée des enjeux.
